

## Livres

## ROMAN

## La petite musique du quotidien

MARIO ROY

**A**u début, Benoît Blondeau a treize ans et demi, presque quatorze, fréquente le collège classique, patine au parc Ferland, rêve d'aéronautique. Il va vieillir vite, très vite et de bien des façons, vieillir jusqu'à savoir décliner tous les sens — et il y en a quelques-uns, surtout à l'adolescence — du mot *amour*, qui s'accorde avec plaisir et douleur, avec désir, frustration et adulation.

Le petit Blondeau est le héros du premier roman de l'auteur-compositeur-interprète Sylvain Lelièvre, *Le Troisième Orchestre*, qui sera en librairie mardi.

Comme on pouvait s'y attendre, Lelièvre a situé son intrigue dans les avenues de Limoilou, les salons cossus de la rue Bougainville et les cafés du Vieux-Québec. On se trouve au coeur des années cinquante, naviguant entre les prêtres — sont-ce bien les Eudistes? — enseignants, les innocents trafics et les bravades d'étudiants, les sorties du samedi soir, les cinémas de quartier, Prévert et *Blue Suede Shoes*.

Il s'agit du roman d'apprentissage classique avec son univers un peu trouble, avec les émotions à fleurs de peau et les états d'âme envahissants, les emportements instantanés et les résolutions définitives. Un roman que l'on pourrait qualifier de provincial, aussi, si le terme n'était employé habituellement de façon péjorative. Or ce n'est pas le but, ici, pas plus que l'on ne dévalue Pagnol ou Giono en les identifiant à cette France qui n'est pas celle de Paris. Au contrai-

re, ce *Troisième Orchestre* sonne d'autant mieux qu'il occupe un lieu défini, pourvu d'une identité forte et dont on reconnaît les us et codes.

Benoît Blondeau, donc, fils d'une mère qui *fait avec* la vie et d'un père disparu — on apprendra le pourquoi et le comment —, joue en outre du piano et se fait un ami, Hubert Ross, sorte de jeune dandy intelligent, un peu cynique, qui fera office de révélateur. Ross a une mère, belle et musicienne, dont son jeune ami tombera fatalement amoureux: il a aussi son cercle dans lequel abondent les musiciens, les poètes, les peintres et, cela va de soi, les existentialistes. Le petit Benoît va se retrouver au piano du Château Frontenac, au volant d'une Volkswagen et dans le lit d'une chanteuse à textes un peu étrange pendant que des prêtres — Eudistes? — prêchent, disciplinent ou meurent de ne pas pouvoir vivre.

Avec une histoire pareille, on peut arriver à tout. Ou à rien. Le genre même comporte ses pièges: le folklore menace, et l'adolescence qui revit — avec toute la nostalgie que l'on a à l'âge que l'on a atteint... — peut être pour autrui d'un intérêt assez médiocre.

Lelièvre évite tous ces écueils par le choix qu'il fait de privilégier une forme subtile, fort sympathique, d'humour et de légèreté, ponctuée ici et là d'une note plus grave donnée sans insister, comme sans le faire exprès. Et par la force d'évocation de son écriture — mais n'est-ce pas son métier après tout que de faire naître, dans un flash, des images? On trouvera ici une petite musique du quotidien qui s'inscrit très exactement dans la lignée de ce que, depuis des années,

il couche sur disque. Du servant de messe qui « en avait la patène pantoise » au supplice de l'ado assailli par ses hormones et devenant « l'espion de leurs soutiens-gorge, le détective privé de leur bronzage et l'agent secret de leurs entrecuisées », la petite musique colle aux pas de ce jeune Benoît qui fait connaissance avec la vie. Et avec lui-même, ce qui est plus troublant encore.

La ville, Québec, participe aussi à la mélodie et on se réjouit de ce qu'en dehors de brèves excursions au Château ou au café de la rue Couillard, il ne s'agisse pas du Québec des cartes postales mais de celui des petites gens, celui de la Jonction Sillery, du restaurant Laurentien, de *la 3* que l'on attend à un arrêt de la Première Avenue et de *la 8* dont le circuit se termine au Carré d'Youville — mais il n'y a pas là non plus de surprise: Lelièvre est le chantre patenté de ce Québec-là comme Beau Dommage l'est du Montréal des gens de Villeray, de ses balcons et de ses ruelles.

Le lecteur pourra juger la fin un peu précipitée, trouver vite envolé cet univers qui se désagrège et en annonce un autre, celui d'un petit gars presque devenu un homme.

Sans nul doute Lelièvre a-t-il sciemment choisi de clore ainsi *Le Troisième Orchestre*.

Et ce que l'on perçoit comme une chute assez abrupte n'est peut-être en réalité que la légère déception de la gourmandise contrariée: franchement, on en aurait bien repris encore un tout petit peu.

LE TROISIÈME ORCHESTRE, Sylvain Lelièvre, Québec/Amérique, Montréal, 1996, 198 pages.



Sylvain Lelièvre